

Introduction

Le propre des mémoires est de constituer un genre littéraire qui conjugue bilan et témoignage, tout en révélant une personnalité, aussi bien par leur contenu et leur rapport à l'histoire que par leurs omissions ou leurs travers. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les *Mémoires d'Outre-tombe*, les *Mémoires de guerre* en apprennent sans doute autant sur Napoléon, Chateaubriand, De Gaulle que sur leur époque et les personnages qu'ils ont côtoyés.

Les *Mémoires* de Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon (1675-1755), présentent ces caractéristiques, mais ils renvoient également à quelque chose de plus insaisissable. Alors qu'ils ne couvrent qu'une période d'une trentaine d'années, ils ne traversent pas seulement cette époque, mais les siècles. Non destinés à être publiés et d'ailleurs non publiables de leur temps, ils sont écrits avec le vocabulaire, les tournures et le style du début du XVII^e, celui de Louis XIII, de l'hôtel de Rambouillet et du père de l'auteur, le premier duc de Saint-Simon, né en 1606. Rédigés dans la solitude au milieu du XVIII^e, miraculeusement sauvegardés pour être édités au XIX^e,

ils n'ont été véritablement découverts qu'au XX^e. À quelques exceptions près, dont celle, notable, d'Emmanuel Le Roy Ladurie¹, les historiens prétendent qu'ils nous transmettent une vision faussée du Grand Siècle. Cela ne date pas d'hier. Voltaire, alors qu'on n'en connaissait que des fragments, avait écrit en partie contre eux son *Siècle de Louis XIV*. Mais les plus hostiles jusqu'à aujourd'hui, fût-ce pour se situer par rapport à eux ou pour les démolir, les citent continuellement. Également minimisés par les manuels scolaires (quatre pages dans le Lagarde et Michard), ils ont en revanche peu à peu été portés aux nues par les véritables écrivains, qui y ont retrouvé le comique de Molière, la caractérologie de La Bruyère, le bestiaire de La Fontaine, la critique politique de Fénelon et même les élans mystiques de Pascal.

Cette odyssee de vingt volumes à 7800 personnages, ce récit d'une décadence aristocratique, parallèle à la montée en puissance d'une bourgeoisie politique et ministérielle, aura deux prolongements, cent et deux cents ans plus tard, la *Comédie humaine* de Balzac et la *Recherche* de Proust. Même ampleur, même fascination pour le grand monde, même dissection impitoyable des mécanismes de l'ambition sociale et du « snobisme », même ironie, même sens de l'humour et du ridicule, chez ces deux bourgeois que chez le duc et pair de Louis XIV. En 1955, La Varende intitule sa biographie *M. le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine*². À la fin du *Temps retrouvé*, Proust, qui avait déjà pastiché le mémorialiste, nous livre l'une des clés de sa recension :

« Sans doute, quand on est amoureux d'une œuvre, on voudrait faire quelque chose de tout pareil. Mais il faut sacrifier son amour du moment, ne pas penser à son goût, mais à une vérité qui ne vous demande pas ces préférences et vous défend d'y songer. Et c'est seulement si on la suit qu'on se trouve parfois rencontrer

ce qu'on a abandonné et avoir écrit, en les oubliant, les *Contes arabes* ou les « *Mémoires de Saint-Simon* » d'une autre époque ».

Ces personnages qui apparaissent, disparaissent, puis réapparaissent d'un tome à l'autre de la *Comédie humaine* et de la *Recherche*, ces générations d'une même famille qui se succèdent à travers les différents volumes, sont en fait la répétition, la réincarnation des Bourbon-Condé, des Villeroy, des Colbert-Torcy-Desmarets, des Louvois-Barbezieux-Courtenveaux, des Phélypeaux-Pontchartrain-Maurepas, campés par le pinceau du mémorialiste du Grand Siècle, figures bien réelles, mais métamorphosées par la magie de la création littéraire. On entend dire que Saint-Simon a été obsédé par les rangs, les hiérarchies, l'étiquette, les querelles de préséance, ce qui rendrait ses *Mémoires* périmés, dépassés. Cela n'est pas faux, mais La Varende, puis Le Roy Ladurie ont montré qu'il s'agissait essentiellement d'une posture politique destinée à préserver ou rétablir les pouvoirs de la haute aristocratie, face aux empiétements de la monarchie absolue et de la promotion bourgeoise. Elle ajoute de nos jours au comique volontaire de l'ouvrage un comique involontaire, comme dans les arguties entre pliant, tabouret et fauteuil ou dans l'hilarante querelle du bonnet avec les parlementaires parisiens. On peut discuter cette prise de position, mais on ne peut l'écarter d'un revers de manche, lorsque l'on sait que le déclenchement de la Révolution sera dû en grande partie à l'obstruction du Parlement face aux tentatives de réforme de la monarchie finissante.

Les *Mémoires* ont été rédigés entre 1739 et 1749, alors que l'auteur s'est retiré depuis longtemps de la vie politique et mondaine. Ils recouvrent la période 1691-1723, c'est-à-dire la seconde partie du règne de Louis XIV et la Régence. La mort du Roi-Soleil est en 1715 l'occasion d'un portrait du monarque et d'un bilan général, qui évoque la période précédant l'arrivée

du duc à la cour, donc traite d'événements et de personnages auxquels il n'a pas été directement confronté. Après la disparition prématurée en 1712 du duc de Bourgogne, l'héritier présomptif et pour Saint-Simon le prince idéal qui devait rétablir les prérogatives des ducs, le mémorialiste espère jouer un rôle politique auprès de son ami le duc d'Orléans, devenu Régent de France pendant la minorité de Louis XV. Ce rôle restera modeste. Membre du conseil de Régence, puis ambassadeur en Espagne, le duc ne parviendra pas à imposer ses vues.

« Ce n'est pas un livre que le sien, c'est tout un monde », écrivait Sainte-Beuve en 1856³. Parmi les multiples facettes d'une œuvre qui défie toute tentative d'analyse exhaustive, il en est une qui n'a été que très partiellement abordée. C'est son apport à la psychiatrie et à la psychologie — termes anachroniques à l'époque. Cette étude a été faite pour Balzac et pour Proust, mais pas pour Saint-Simon. On trouve pourtant dans ces *Mémoires* des descriptions d'authentiques malades mentaux et d'incontestables pathologies de la personnalité, dont la véracité a frappé quelques observateurs au XX^e siècle. Selon l'historien Lévis-Mirepoix⁴, « les caractères, eux, et c'est cela qui importe, viennent jusqu'à nous dans leur vie ». Pour l'écrivain Jean-Louis Curtis⁵, surgit des portraits de Saint-Simon « la vérité des cœurs et des corps, des regards, des gestes, des sentiments, de l'attitude morale ». Ces réflexions donnent envie de pousser plus loin l'analyse en exhumant le détail de ces caractères et de ces portraits. On peut ainsi envisager leur apport, aussi bien aux perturbations mentales sous les ors de Versailles qu'à la manière dont l'époque abordait les anomalies de la *psyche*.

Nous n'ignorons pas les critiques que peut susciter le diagnostic rétrospectif, à fortiori lorsque les écrits sur lesquels il repose ne sont pas l'œuvre d'un auteur médical. Mais, plus

que d'observation clinique, au sens visuel du terme, il s'agit ici d'écoute, d'informations recueillies auprès de témoins, de recueil de conversations. « Le regard, à Versailles, était plutôt un langage », écrit José Cabanis⁶. Il y a donc bien une spécificité psychologique dans les *Mémoires*. À notre connaissance, les personnages de Saint-Simon n'ont pas, comme ceux de Balzac et de Proust, été passés au scanner des sciences de l'esprit. On rencontre çà et là des références aux *Mémoires* chez les historiens de la médecine, comme, au début du XX^e siècle, le Dr Cabanès. Toutefois, aucune étude d'ensemble de cette œuvre d'un point de vue psychopathologique n'a été entreprise. La relecture de ces portraits à la lumière des concepts actuels de la médecine mentale vaut sans doute la peine d'être tentée et permettra peut-être de mieux éclairer des notations souvent passées inaperçues, car noyées dans les 8000 pages d'une œuvre foisonnante, au milieu de récits d'intrigues politiques, de batailles et de combinaisons diplomatiques.

Cet ouvrage se veut donc une étude des descriptions et des peintures que fait Saint-Simon de ses contemporains, à partir des catégories présentes de la classification psychiatrique. Ce n'est pas une biographie de Saint-Simon, ni une étude philosophique, morale ou politique de son œuvre. On n'y trouvera pas l'analyse approfondie de son rôle historique, ni de son style littéraire. Nous n'avons pas non plus essayé d'extrapoler une psychanalyse rétrospective avant la lettre du duc, qui a déjà été tentée par d'autres⁷. Cependant, écrivant à la première personne du singulier, Saint-Simon se désigne explicitement lui-même comme l'une des figures, sinon la figure principale, de ses *Mémoires*. Ce qu'il y révèle de son existence, de son caractère, de ses réactions et de ses humeurs, nous conduira inévitablement à tenter de mieux cerner les tourments de sa

personnalité complexe en fin d'ouvrage, sous la forme, même si le terme est anachronique, d'une « auto-analyse ».

Le livre est divisé en deux parties, consacrées, la première aux troubles mentaux proprement dits, la seconde aux troubles de la personnalité. Cette séparation, que nous expliquerons et expliciterons, correspond à celle des traités, des manuels et des nosographies psychiatriques, depuis le milieu du XX^e siècle. Mais on peut en retrouver l'ébauche dans la concurrence et les chevauchements entre les premiers essais de classification savante des formes de la « folie » et les nombreux traités sur les passions, aussi bien médicaux que philosophiques et théologiques, qui, dans la lignée des moralistes, fleurissent à l'époque du duc. Au début du XIX^e siècle, le « traitement moral » de Pinel n'était-il pas une forme de gestion des passions humaines ?

Sauf indication contraire, toutes les citations de cet ouvrage figurant entre guillemets proviennent des *Mémoires*. Notre travail n'étant pas une œuvre d'érudition, nous n'avons pas cru utile d'indiquer dans les notes les tomes et les pages auxquels renvoient les passages cités, d'une part afin de ne pas alourdir le texte et les notes de fin d'ouvrage, d'autre part car il aurait fallu faire un choix entre les différentes éditions. Le lecteur n'aura aucun mal à retrouver à partir des index savants le texte original. Pour les plus importantes citations, l'année sera indiquée. C'est souvent celle de la disparition du personnage concerné, occasion pour le mémorialiste d'un portrait approfondi, à défaut d'un éloge funèbre.